

Le chemin seul est voyageur

Michel Côté

Volume 47, Number 3 (269), September 2005

Lever l'encre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32857ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Côté, M. (2005). Le chemin seul est voyageur. *Liberté*, 47(3), 84–92.

Le chemin seul est voyageur

Michel Côté

Le chemin de l'habiter est celui d'un incessant mouvement, semblable à cette rivière qui ne tarit jamais, mais qui pourtant est même. Qu'est-ce à dire ? Le mouvement est l'identité des êtres et des choses. Mais qui suggère mouvement doit également en reconnaître les éléments constitutants : délestage, rupture et transformation. Tel est le devenir. L'écriture alors sera le témoin de ces parcours et le voyage, la condition du déplacement interminable de sa propre saisie.

C'est en situation d'acuité que le monde s'offre, se donne ou se refuse. L'accomplissement de l'écriture et du voyage s'effectue paradoxalement autant sur la route de la déception que sur le sentier abrupt du meilleur. Certains diront que la vie est chemin, d'autres que les phrases le sont. Bashô disait pour sa part que « le jour et la nuit sont les voyageurs d'éternité ». Le corps voyant et le monde regardé sollicitent un état de conscience éveillée. Ainsi l'exige le désir, ainsi l'assume la perte. Se délester de l'inutile afin de se retrouver désemparé et exalté dans la trace heureuse des choses.

Le monde à voir

Chaque livre, chaque exposition sont des engagements où la parole et le geste font advenir un regard né de l'usage des mondes. C'est en voyageant, en explorant le monde visuel et poétique que je trouve une part importante de ce que je deviens. Aux mots et à l'esprit des lieux « je dois tout sauf la manière » (Bouvier). Le jour et la nuit sont devenus les alliés de ces voyages trop souvent déstabilisants mais toujours nécessaires. Depuis la découverte des calligraphies asiatiques et orientales, j'ai acquis la conviction qu'il y avait non seulement d'autres manières de dire mais aussi

Mouté al 1e16juil.

À quelques jours du départ.
Roland Barthes, L'empire des signes.



mu, le vide

rendez-vous
yakusoku

où
doko ni ?

quand
c'tsu

ici
koko ni

à quelle heure ?
nzu ji ni ?

aujourd'hui
kyo

quelle heure
yoji

fatigue Esukarata
je vent donna netai

MICHEL CÔTÉ / CARNET DE VOYAGE

d'autres représentations du réel. Le désir archétypique que je nourrissais me plaça à la marge de l'écriture phonétique déjà acquise. Il me fallait vérifier ce nouveau champ. J'ai trouvé chez les Japonais, les Arabes et les Hébreux la gestuelle d'un corps vivant et souverain. Ainsi, je partis vers ceux qui me donnaient le droit de la transmigration.

Contours mythiques. À quelque temps du départ, je cherche à retracer l'empreinte des lieux qui me soutiendront. Je lis, je regarde. J'imagine un pays et je construis les pourtours. Des ébauches naissent. Émotions attendues, croyances nommées. Puis le vide, l'absence et l'incertitude. Que d'efforts avant cette concession ! Ne rien faire, ne pas faire. Cesser tout : étroit chemin qui mène au profond de soi et de l'autre. Écrire, dessiner. Je pars avec des plumes, des encres, des couleurs, des papiers et des livres compagnons. Le reste se fera sur place. La main qui œuvre mesure aisément l'espace qu'occupent les êtres. Alors que les mots existent ! Sentir, regarder, toucher, respirer, goûter, souffrir la différence. Revenir à rien. Inconfort, nécessité. Être et de surcroît bien. Faire provision de l'errance. Non écrire.

Le territoire. Jour et nuit, voyager. J'apprends la manière de l'étrangeté. Dans cette maison aux fenêtres en papier à Kyoto, dans cette pièce en béton à la Croix-Rousse, dans cette chambre jaune à Arles, à Sendai par ces nuits chaudes d'été ou dans ces villages de terre battue en Amérique latine. J'écris là où le corps impose sa voix. Du muet à l'irréfléchi, du dissimulé au vertige. Un écho, une coïncidence, un silence, une forme. Le poème et le dessin des lettres accentuent l'apprentissage du terrain. L'encre, les traits, les virgules, les gestes en toute direction, les ratures. Le texte/corps se déploie. La totalité de l'organique est la grande raison du vide régénérateur, car le corps seul sait le témoignage des sens. J'aime la page et l'expérience qui interrogent l'inscription du réel à grands coups de plume et de noir. L'étrangeté côtoie facilement l'illisible. Écrire, cela demeure précaire, toujours

incomplet. Savoir perdre son chemin. Au nord du Japon, dans le désert de l'Arizona. Tout achoppe. Ne pas savoir ce que je cherche. Sinon la page n'arrive pas. Tout vacille. L'habituel, la pièce connue, la table, l'atelier, la maison. Je le fais pour rester vivant. La route imprévue exerce sur moi le droit du désir. Le monde est, pour être vu ! En vie à l'étranger malgré l'eau, le climat et l'incompréhensible. Puis écrire comme fondement d'un jeu à être : perdre son moi pour permettre à l'autre de se dire. Les sages d'Orient le disent à satiété.

À entendre

Comment parle-t-on là où je vais ? J'aime entendre les langues à défaut de bien les parler. Dans le tracé des sons, l'intonation offre plus d'un chemin pour l'épreuve du sens. Le parfum des villes, le mouvement des couleurs, la rudesse des coutumes, les vies infinies. L'homme sonore allège la mémoire. Rendu à la voix son pas promeneur contourne les distances intérieures. L'espace du son libère de la soumission à une seule forme de paysage auditif. Mais puisque le monde est souvent bruyant d'une seule voie, le grain de la parole perd graduellement sa valeur auditive. Corps narcotique, corps univoque. Pourtant la langue pourrait être ce corps/chair à l'origine d'un commencement.

Entendre ce que je vois. Entrer dans le guet, dans le registre de la présence. L'entente ajoute. En effet le sonore élargit, il donne de l'ampleur, il effectue une oscillation que le dessin, à sa manière, approche. L'oreille offre le sens. La curiosité, qui comprend, trouve résidence dans son pavillon. L'étrange du pays, le bruit urbain, la campagne silencieuse, la foule parlante sont des sons qui se propagent d'abord dans l'espace puis jusqu'en dedans de soi telle une présence subsistante. Être à l'écoute ou se placer en bordure du sens apparaît comme une condition du voyageur qui veut accéder au présent des choses et qui consent à pénétrer essentiellement l'étrangeté.

Le temps sonore est le registre qui accentue le temps du poème. Le registre s'étire ou se contracte selon l'expansion du son, de dehors à l'oreille et de celle-ci au corps entier. J'écoute et je suis rempli de tout ce qui s'ouvre à soi. Le sonore dans son mouvement même vibre de tout l'espace ouvert, tandis que le visible et le tactile s'offrent dans une espèce d'immobilité d'évidence.

Le peu de japonais que j'appris m'aïda à vivre quelque temps dans le désir total du bout du monde. Des sons, des phonèmes, des mots, des énigmes pour le sens et l'espace mythique. J'écris et je parle. Mes mains rejoignent ce lieu de non-retour et ce changement radical de référence. Je cherchais la mer et ses vagues. On me montra le vent et l'ondulation des montagnes. Je chevauchais l'instant et sa disparition. Je connus l'éphémère, faisant provision du temps. Le corps, les mots, tout ce qui fait la mort, la vie, tout ce qui donne l'envie et l'oubli. Bref, cette longue marche à travers la limite du moi et la grandeur du monde. Ce qui résonne en corps sonore.

Le centre déplacé

Si la parole est indélébile, l'écriture accepte les corrections, les ratures, le gommage. L'écriture de voyage est nécessairement fragmentaire. Parfois plaisir, parfois usage du quotidien, parfois motif de vie. Un pays peut être doux, triste, creux, beau. La lassitude, l'étonnement, le goût de poursuivre semblent en découler naturellement. Il y a ce qui touche et ce qui est rare. Il y a le noir et le blanc. La main qui prend note des disparitions. Écrire ce qui n'est pas encore arrivé.

L'identité perdue

La main précède le sens. Ses articulations tel un chantier chorégraphique projette les mots. Les plus anciens, à la manière d'hiéroglyphes, se connectent à l'ossature. La résonance des os martèle le chemin qui monte et descend, la route qui va droit et en spirale. Les plus récents affirment le corps en scène. La page

comme le pas place le monde face au regard pour que tout disparaisse au point obscur de l'œil. Scène offerte non plus à l'art mais au décentrement bénéfique.

Je transcris, je recopie de toutes les manières possibles cette phrase de Musô Soseki : « J'ai jeté cette petite chose qu'on appelle moi et je suis devenu le monde immense ». Leçon de modestie et d'humilité déjà présente chez Lao Tseu, Bouddha. Plus proche de nous, il y a Jung et Varela. Sortir du moi !

Si on tient le voyage pour une distraction, ne se leurre-t-on pas sur la valeur de l'étroit chemin qui mène à l'impermanence des choses. Le poème est ce besoin de perdre. Pour gagner quoi ? Je ne saurais le dire. Je sais cependant que le voyage permet un délestage. Se débarrasser de l'inutile, voilà l'effet heureux. Quitter le familier, le connu et le cercle déjà tracé de l'habiter. La faveur de l'autre lieu ouvre les mots pour que la bouche nomme le soin d'agir. Dans le texte en marche, le souffle guide la main, *prima materia* et non-retour. Envie constante d'être l'étranger.

L'identité interrogée. Depuis la mémoire, la question de l'identité est placée en travers de tout voyage et de toute écriture. À force d'abandon, à ne plus être ce qu'on m'avait appris, à vouloir devenir ce que je ne suis pas, j'interroge l'existence. Qui suis-je donc ? Ni ceci, ni cela et même étranger en ce pays, en cette ville parfois. J'apprends que la frontière qui forme les choses et les esprits est celle qui incite et qui rejette à la fois. Terre des lignes, des traits. Quelque chose s'efface. Le nécessaire tellement fragile.

Ma langue étrangère, la langue apprise, celle des autres, toutes les langues. Si je dois tout, où donc est la manière ? Des taches, des formes, des traits, des noirs, des bleus, ces arbres qui s'élèvent, l'attachement au sol, le mouvement de la marche. Le corps réapparaît en désir irrésistible. Traverser la chute, trouver la trace qui ne s'épuise pas. Le corps est guide et pluralité d'être.

Il n'a d'appartenance que la rumeur que maintiennent les mots et les choses. Transformation métabolique et déplacement du centre en périphérie. La solitude du voyage rejoint le silence du texte et l'espace en pleine page. L'identité est ce blanc autour de la graphie qui guide la main. Calligraphie corporelle, le noir est cette musique et la manière.

L'accomplissement

Voyager, c'est se placer en situation d'étrangeté. Ainsi va l'écriture. Les gestes nouveaux, l'apprentissage des rituels, la nourriture, le climat et l'assomption d'une existence. Chaleur, humidité, grisaille. Soleil torride, sable infini, soif urgente. Voilà les célébrations symboliques du corps apprenant et de l'identité cherchant. Stonehenge ébranle le scepticisme entretenu vis-à-vis la fonction énergétique des lieux. Les vagues, en Cornouailles, initient à Virginia Woolf. Mount Desert Island est la force historique de Marguerite Yourcenar.

L'instant du regard est intense. Pour parvenir à la validité des affirmations, en écriture, en art visuel, en philosophie même, le voyage offre cette double perte, du moi et des mots, pour trouver dans le désarroi une voix au tracé des choses. Écrire, c'est achever le quotidien, lui donner la promesse qui échoit lorsque le besoin d'ailleurs est urgence. Cela arrive à perdre le temps et à faire provision d'un état de grâce. Dans tous les cas, l'initiative individuelle est insuffisante. L'être d'abord est vaste ! Habiter le monde, c'est multiplier les séjours, les usages et les mots pour le dire. Il s'agit de prendre soin de ce qui échappe à la culture du centre. « Je dois tout sauf la manière », voilà le chemin voyageur. J'en fais mon koan et le risque du désir. La pensée chemine. Heureuse, elle voyage en deçà et au-delà de la parole. Pour rester dans l'enceinte du sens.

Habiter en poète

L'expérience de la réflexion proposée ici est complice de l'habitante trace de la poésie. Bien que la pensée ait ses jours et

ses émotions, la poésie qui pense, seule, habite l'être. Habiller les images, les transformer en demeures, fonder la parole à partir du multiple. Le poème ainsi progresse et dirige l'errance pour ne pas être en retard sur la vie. L'incertitude porte ses fruits. Elle veille pour maintenir la clarté fugitive des mots. Aménager le sens et les terrasses du jour. L'espace blanc non pas comme un voile, mais comme une lumière et un sentier de l'écoute. Le vent, l'été, l'hiver quand la neige secoue. Le noir s'étend sur la page. La scène trouve sa voie.

Plusieurs fois mes demeures furent éprouvées. J'étais intérieurement et physiquement à plat. À l'autre bout du monde, dans un aéroport, j'ai entendu une voix. J'ai vu des yeux pour me dire le plus simplement que les premiers mois, à l'étranger, sont toujours difficiles. Ce regard me sauvait.

Il n'y a de racines que celles qui nous suspendent et nous rendent heureux le temps d'une circonstance. Habiter ce n'est pas vivre l'attrait de l'inconnu. Trop facile et inutile. Chaque matin, il y a je ne sais rien encore. C'est plus fort que l'attrait. Comment trouver le mot juste ? La vie qui est, m'égare. En voyage, le mieux est de se perdre, et en écriture le bon est ce qui commence. Pour être plus exact, est-il nécessaire d'ajouter que l'un et l'autre se passent de projet. Il ne s'agit pas de ramener des instantanés. Je dirais que le voyage fait advenir le poème. Ouvrir l'œil, dresser l'oreille. Enfin, respirer. Sentir le sol. Sa force et sa fragilité. La terre tremble, partout. Écrire arrache des fragments au vide, la page laisse un signe, une trace éphémère de la migration. L'acte et son geste, sa rature et son jet savent quoi ne pas dire. Ils décident pendant le souffle d'une matrice qui mettra au jour ce que le regard et l'écoute avaient commencé avant le propos.

Je voyage pour quitter. La vie s'en trouve changée parce que l'habiter guérit du trop plein de moi, de la mondanité et des certitudes usuelles. Jusqu'à la prochaine tentation de faire bonne figure.

L'aigle solaire veille à ne point dormir pour maintenir l'éloge des rendez-vous avec l'heure des sens. L'eau qui passe, là où nous allons, croise les crues. Et c'est chose heureuse que cet exercice de disparition. J'écris pour traduire humainement le terrain du reflet. Corps sonore qui appelle l'écho du monde. À l'arrière des mots, l'encre, la page rebelle et l'autre face du miroir. Jusqu'à la durée.

J'ai cherché du regard. Les sens se sont montrés comme le lieu obligé. J'ai remarqué, ce faisant, que le présent seul est essentiel. La mémoire n'éclaire que le chemin parcouru. Si la présence peut se donner à penser, il importe de retenir que la parole se déploie dans l'impensée. Solidaires de l'habiter, cependant, ces caractéristiques de la réflexion ont en commun le fait d'occuper le lieu privilégié de l'être, le poème. Alors les pensées viennent vers nous, puisque les choses heureuses se déploient à travers les fluctuations de l'identité.